

*Nikolai Leon*

Collection  
« **Les plumes** »

2014

Zinaïda Hippus

*Le Sang divin*

Vladimir Odoïevski

*La Cité sans nom*

Vsevolod Soloviev

*Magnit*, suivi de *Kiménis*

2015

Mikhaïl Artsybatchev

*Sous le soleil*, suivi de *Extrait du journal d'un mort*

*Nikolai Lvov*

**Nikolai Lvov**

***Nouvelles contemporaines***

édition présentée par  
Viktoriya et Patrice Lajoie

**LINGVA**

*Nikolai Leon*

© 2015, *Lingva, Viktoriya et Patrice Lajoye*

**Charlot**  
**Nouvelle contemporaine**

**J**e flânais un soir, pensif et distrait comme d'ordinaire, dans le square Alexandre, lorsqu'un monsieur que je n'avais pas vu depuis plus de trois ans, m'aborda comme si nous ne nous étions quittés que la veille.

— Auriez-vous envie de manger une bouillabaisse ? dit-il sans autre préambule, en me tendant la main. Mais là : une bonne, une vraie, comme on n'en fait qu'à Marseille !

— Dame, si vous me la garantissez bonne...

— Excellente, mon cher ; du nanan de Vatel, le rêve du roi Édouard, le plus fin gastronome du monde civilisé !... On n'en trouverait pas comme ça dans un restaurant, ni pour or ni pour argent, — du moins en Russie !... Il faut être marseillais pur-sang pour la préparer comme moi, et encore !... Surtout avec le poisson qui me manque !...

— C'est avec celui-là que vous allez faire votre merveille de bouillabaisse ?

— Non, avec d'autres, qui ne remplacent pas les dix espèces provençales, mais qui ont un goût à lui ; ce sera donc une variante de bouillabaisse, mais du premier chic et dont le père Dumas aurait bien voulu avoir la recette, comme pour sa fameuse salade sans huile et sans vinaigre, avec des jaunes d'œuf et du citron... Aussi n'est-ce pas pour des cornichons que je me suis mis en frais ; c'est pour du monde d'élite, gourmet, expert, tout ce qu'il y a de plus difficile enfin !...

— Oh là là ! Et moi qui me connais en haute cuisine comme une

grue en sauce piquante !...

— Le grand art, mon cher, l'art sublime, est fait pour les âmes nobles et élevées ; vous apprécierez le maître, vous jugerez de son œuvre et vous vous inclinerez devant son génie !... Et alors vous serez le barde qui chantera ses hauts faits ! Vous verrez que ça vaut bien la peine de passer dans l'histoire, afin d'être transmis à la trente-septième génération ! Donc, c'est convenu : demain, ne mangez pas trop à votre premier déjeuner, passez-vous du second, venez à une heure et soyez exact comme un créancier ! Voici mon adresse !

Il tira une carte de son gousset et me la passa avec une cordiale poignée de main ; puis, enfonçant les deux pouces dans ses poches, son chapeau crânement posé sur l'oreille, il me fit un petit salut de tête et fila leste et léger comme un danseur de la Courtille, en lorgnant sans gêne les jeunes minois qui passaient.

Ce tintamarresque quidam répond au nom de Hodoul.

Vous avez dû le rencontrer quelque part ; on dirait qu'il a le don de l'ubiquité : il est partout, dans un salon, dans un jardin public, au concert, au théâtre, à une exposition, n'importe laquelle, — et partout il a des amis et des connaissances, partout on le dirait plutôt chez lui que chez les autres. C'est que ce diable d'homme est un enjôleur de première force : il entraîne son monde, il en fait ce qu'il veut. Du reste, c'est son métier : il est commis voyageur d'une grande maison de champagne et de cognac, dont il place je ne sais combien, pour des sommes énormes, toujours au moyen de déjeuners dînatoires qu'il offre à ses clients et qu'il prépare lui-même. Car Hodoul a étudié la gastronomie à fond, il a inventé des plats émotionnants, et les grands maîtres du cordon-bleu en parlent avec respect...

Notons que, tout au fond, le brave Hodoul n'est pas aussi évaporé qu'il en a l'air ; il suit un système et joue un rôle qui lui réussit à merveille, — mais ce système est du calcul, son brio

gascon est étudié, et s'il dépense des centaines pour quelques parties fines, il y attrape des commandes qui lui rapportent autant de milliers.

Sa grande amitié pour moi avait sa raison d'être. Un jour, il avait prié le rédacteur de mon journal d'assister à une dégustation épatante ; il s'agissait d'un cognac datant de l'époque du congrès de Vienne, et d'un Moët mirifique qui, à force de bouteille, ne moussait plus. Le rédacteur, engagé autre part, m'envoya à sa place, non pas en vertu de mes connaissances œnologiques absolument élémentaires, mais en considération de mon français. J'assistai donc à cette mémorable séance et j'écrivis là-dessus un article à la diable ; tout aussitôt le rédacteur reçut de la part de Hodoul une corbeille de champagne et une demi-douzaine de litres de cognac, — comme preuves à l'appui, disait Hodoul dans le petit billet qui accompagnait le don. Depuis ce temps, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de faire de la réclame pour mon grand ami Hodoul de Marseille ; et comme les preuves ne manquaient jamais de corroborer mon dire, nos rapports mutuels ne laissaient rien à désirer, sinon un bon appétit, jusqu'au moment où Hodoul dut aller dans le Midi ; il y resta plus de trois ans, pendant lesquels je n'eus aucune nouvelle de lui, au grand regret du rédacteur, qui avait pris goût aux preuves à l'appui.

Son déjeuner, auquel je ne manquai certes pas d'assister le lendemain, était réellement splendide ; le bouillon de la bouillabaisse, un chef-d'œuvre de composition culinaire, ne contenait comme chair que de jeunes sterlets ; les vins étaient exquis, le moka idéal, les cigares sublimes, et l'amphitryon ébouriffant comme toujours.

J'avais pour voisin de table un grand jeune homme, blond, svelte, très bon enfant, que Hodoul me présenta sous le nom de Charlot. Ce n'était pas un Français, mais un Allemand, qui parlait assez mal le français et qui écorchait le russe d'une manière tout à fait

drôle, d'autant plus qu'il y mêlait du polonais. Hodoul me l'avait évidemment donné pour voisin en raison de ce que je parle l'allemand aussi couramment que le français.

Ledit Charlot m'apprit que son nom réel était Charles Kühne ; à l'école militaire, on l'avait nommé « Karl der Kühne », ce qui signifie en allemand Charles le Téméraire, et ce nom l'avait suivi au casino des officiers. Il avait pris sa retraite, pour entrer au service d'un richissime baron balte, en qualité d'inspecteur des forêts ; c'était la spécialité de feu son père. Le baron était un amateur forcené de la chasse, et le jeune officier avait la même passion ; en considération de quoi le baron lui avait confié la gestion de ses immenses forêts en Courlande et en Estonie.

Pendant le déjeuner, Charlot fit preuve d'un caractère facile et d'une humeur enjouée. Il était tout le premier à se moquer de son jargon russo-polonais et de son gâchis français, je crois même qu'il outrait un peu l'un et l'autre ; et il me conta, avec l'accent nasillard des officiers prussiens, plusieurs détails très intéressants, à propos de la vie intime des seigneurs baltes. En résumé, nous nous quittâmes fort bons amis.

À quelques jours de là, je fis de nouveau la rencontre de Hodoul, cette fois au jardin zoologique. Je le questionnai au sujet de Charlot.

— Ah ! fit le provençal. En voilà un qui pousse joliment sa brouette ! C'est lui qui fait le chaud et le froid chez le baron ; depuis qu'il est là, le régisseur ne compte plus ; c'est Charlot qui mène tout, qui achète tout, qui vend tout, qui a l'œil à tout et la patte partout ; le baron ne voit que lui et ne jure que par lui. Il fera son chemin ! Et puis, il est économe. Pas pour le baron, s'entend, mais pour lui-même ; il a fait son beurre et il finira par s'acheter quelque joli petit lot de plusieurs milliers d'arpents, et puis il épousera quelque riche héritière. En attendant, nous tâchons de cultiver l'ami Charlot pendant qu'il est chez le baron ;

plus tard, lorsqu'il sera établi lui-même, ce ne sera plus la peine !

...

Ceci se passait en 1910.

\*\*\*

Deux ans plus tard, en 1912, Hodoul, que je voyais de temps en temps, me causa une surprise : il vint chez moi, au saut du lit. Jusque-là, il ne m'avait jamais rendu visite.

Fidèle à son invariable système, il entra en matière de but en blanc.

— Pourriez-vous obtenir un congé de six semaines ? Ça vous rapportera un billet de 300 roubles et un joli présent !

— Pour ?

— Pour accompagner un ingénieur américain dans une tournée en Baltique. Vous lui servirez en qualité de translateur et de correspondant pour trois langues : le russe, le français et l'allemand ; il se charge de l'anglais lui-même. Ça vous va-t-il ?

— Si je trouve le temps nécessaire...

— Bon, je comprends !... Mettons 400 !

— J'en parlerai au rédacteur ! dis-je froidement.

— Houm ! Vous tenez à 600, n'est-ce pas ? Hé bien, vous les aurez ! Vous voyez que je suis rond en affaires ! Donc, 600, mais sans cadeau, par exemple !... Est-ce dit ?

— Vous aurez ma réponse ce soir.

— Ce soir, c'est trop long. Le rédacteur arrive au bureau vers les dix heures ; il y a en face de la rédaction un très gentil *traktir*<sup>18</sup> ; j'y serai à 10 ½, et j'attendrai jusqu'à 11. Passé 11, je fiche mon camp. À bientôt !

Et Hodoul sortit, après un hochement de tête amical.

---

18 Restaurant.



À 11 heures moins le quart, je trouvai Hodoul dans un cabinet séparé du restaurant ; en société d'un homme entre les deux âges, long, sec, raide, à la physionomie intelligente, mais froide comme glace.

Hodoul me présenta, en assez bon anglais ; puis, l'Américain me fut présenté à son tour. Il s'appelait Wilson.

Sur la table s'étalait un copieux déjeuner, auquel je dus prendre part. J'appris alors qu'il s'agissait de placer des machines pour le travail du bois ; un catalogue richement illustré expliquait tous les détails.

— Diable ! dis-je. Il y a là une quantité de termes techniques qui me sont absolument inconnus.

— C'est vu et prévu ! dit Hodoul. Vous irez chez quelque libraire et vous achèterez, pour le compte de la maison, quelques bons dictionnaires techniques. Puis vous noterez les mots que vous ignorez, et s'il vous faut des explications, Mr Wilson vous en donnera.

Wilson inclina la tête.

L'affaire fut arrangée au bout de dix minutes : Wilson s'engageait à me payer 600 roubles pour une tournée de six semaines et à couvrir mes frais de voyage, aller et retour ; si la tournée se prolongeait au-delà du terme, je devais toucher un surplus de 150 roubles par semaine. C'était, pour moi, une affaire d'or ; néanmoins, je crois quelle aurait pu être bien plus lucrative encore, si Hodoul n'avait cru utile de m'engager aussi bon marché que possible, — l'Américain n'y tenait en aucune façon : c'était une bagatelle pour une maison comme la sienne. Je demandai donc 300 roubles d'avance, pour les besoins de ma famille, et Wilson me les paya séance tenante, sans la plus petite observation. Puis, le reçu signé, Wilson me donna en plus un billet de 100 roubles pour l'achat des dictionnaires et de quelques objets de voyage dont je pourrais avoir besoin ; et je quittai mon

nouveau patron pour vaquer à mes affaires.

Le lendemain, nous partîmes, Wilson et moi, pour nous rendre en Courlande.

\*\*\*

L'une de nos premières visites fut pour Charlot et son baron. Le baron parlait couramment l'anglais, mais Charlot le baragouinait encore plus mal que le français, ce qui n'est pas peu dire ; et, dans toute cette affaire, c'est précisément Charlot qui comptait en première ligne. Heureusement que Charlot était d'excellente composition et souple comme un gant ; Wilson, qui n'y allait pas par les quatre chemins, fit ses propositions nettement, Charlot les accepta sans balancer, et la chose fut bâclée de la manière la plus simple. Il est vrai que Charlot y gagnait honnêtement une somme assez rondelette. C'est que Hodoul avait fait la leçon à Wilson, et Wilson en avait profité.

Nous restâmes près de quinze jours chez le baron, et nous profitâmes de ses chevaux pour visiter d'autres gros propriétaires des environs. Nous fîmes des affaires magnifiques, grâce surtout à Charlot ; dans le pays étaient installés, en qualité de régisseurs, de directeurs, d'inspecteurs etc., une foule d'Allemands, pour la plupart des amis ou connaissances de Charlot ; un petit mot de sa part nous ouvrait toutes les portes et toutes les bourses. Et cela se comprend : tous ces messieurs avaient servi, comme Charlot, et avaient quitté le service militaire pour le service, particulier, infiniment mieux payé ; mais quelque bien payé qu'il fût, ce service n'excluait aucunement les pots-de-vin, et Wilson ne lésinait guère à l'endroit du graissage des pattes...

Un jour que le baron nous avait retenus à dîner, la conversation roula sur la géologie. Wilson s'était beaucoup occupé de mines, et il supposait, avec raison peut-être, qu'il devait y avoir, dans les

provinces Baltiques, de gros gisements d'anthracite.

— Si cela vous intéresse tant que cela, dit le baron, demandez des renseignements à Kühne. Il a levé une foule de plans de situation de presque tous les biens du district ; il en a une vaste collection. Priez-le donc de vous les montrer !

— Je le ferai avec le plus grand plaisir, dit Charlot ; seulement je vous préviens que ces plans n'ont en vue que la sylviculture. Vous y trouverez très peu de détails purement géologiques, sauf l'indication de quelques cours d'eau souterrains. Ce qui m'intéresse, moi, c'est le caractère du sol et la composition des essences ; c'est ce que j'ai noté. Si cela peut vous être utile, disposez de mes plans !

Wilson demanda à voir les plans quand même ; Charlot les lui montra. L'ingénieur les étudia avec attention, puis il remercia Charlot et lui rendit le large carton qui contenait les dessins, dont les moindres détails étaient exécutés avec la plus stricte minutie.

Le soir, lorsque nous fûmes seuls, Wilson me dit :

— Ces plans qu'on m'a montrés ne regardent pas plus la sylviculture que la géologie.

— ?!

— Ce sont des cartes topographiques.

\*\*\*

Pendant notre séjour chez le baron, des indiscretions domestiques m'apprirent l'existence d'un roman qui constituait un secret d'Arlequin pour la maison.

Le ménage du baron était dirigé par une veuve Tennis, allemande par le père, lettonne par la mère. Cette dame avait une fille de quelque 20 ans nommée Tilda (abrégé de Mathilde), qui était en quelque sorte l'astre central de ce petit monde. Tilda était assez gentille, elle avait de très beaux yeux d'un noir de jais, et une

magnifique chevelure blond cendré ; mais la jeune fille, assez peu avenante en général, était revêche avec ses égaux et hautaine envers les inférieurs. Néanmoins, elle tenait le premier rôle, en considération de ce que sa maman, au dire des commensaux, avait mis de côté une somme considérable qui, certes, ne lui venait pas de son défunt époux, un pauvre diable qui n'avait jamais eu le sou, parce qu'il était un ivrogne fieffé. Tilda avait, outre le caractère, un petit défaut originel : son père était devenu régisseur aussitôt après son mariage avec la ménagère du baron, et Tilda avait eu l'inconvenance de venir au monde cinq mois plus tard, c'est-à-dire quatre mois trop tôt... Au fond, le malheur n'était pas grand, la fille était légitime quand même ; pour quelques-uns c'était même un attrait de plus. Les prétendants se présentaient donc de toute part ; mais Tilda les éconduisit tous, même le Crésus de l'endroit : Mathis, le fermier du moulin du baron. Ceci dura jusqu'à l'arrivée de Charlot. Celui-là eut beau jeu : la jeune fille céda sans trop de résistance, et la mère, quoique très mécontente, dut se taire : Tilda lui rappela durement que ce n'était point par sa propre faute qu'elle s'était trop dépêchée d'arriver au monde...

Ce roman ne m'intéressait en aucune façon : il n'y avait pas l'ombre de poésie, pas un vestige de drame dans cette liaison peu sentimentale, et Charlot n'en parlait jamais, ni Wilson non plus. Aussi lorsque nous quittâmes le lieu, j'eus bien vite oublié Tilda et sa mère.

Notre tournée dura plus longtemps qu'on ne l'avait cru : au lieu de six semaines, nous y mîmes plus de quatre mois. Je dus donc derechef recourir aux avances. Wilson me les accordait chaque fois sans objection. Lorsque, à la fin des fins, nous fîmes nos comptes, il se trouva que, malgré les avances, j'avais encore quelque 2 000 roubles à toucher. Je restai ébahi.

— C'est impossible ! dis-je. Il y a erreur !...

— Pas du tout ! répliqua Wilson. Outre les gages et les honoraires, nous accordons toujours une gratification, lorsque nous sommes contents de quelqu'un !

— Mais Hodoul m'a dit qu'il n'y aurait point de cadeau !...

— Et il n'y en a pas ! Une gratification n'est pas un cadeau, c'est une récompense !...

\*\*\*

La guerre durait déjà depuis vingt longs mois, toute une éternité, lorsque j'appris qu'un jeune homme que j'aime beaucoup, l'un de mes anciens élèves, se trouvait dans un hôpital ambulancier. J'allai trouver mon pauvre ami, pour lui porter un paquet de cet excellent biscuit anglais que l'on nomme « Capitaine ». En sortant du lazaret des officiers, je traversais un long corridor qui conduit à l'ambulance des soldats, lorsque je m'entendis appeler par mon nom.

Je ne connais que fort peu de militaires ; aussi m'arrêtai-je tout surpris. La personne qui m'avait appelé et qui me regardait en souriant, était un homme hâve et pâle dont je ne me souvenais aucunement.

— Monsieur ne me reconnaît pas ? dit mon interlocuteur, avec un fort accent polonais. Je suis Romachko, le jardinier du baron !

...

Aussitôt qu'il m'eut dit son nom, je le reconnus parfaitement. Mais, bonté du Ciel, comme le malheureux avait changé !...

Je m'approchai de lui et lui tendis la main ; et comme il ne pouvait se lever, je m'assis à côté de lui, sur un de ces longs bancs qui se trouvent dans les promenoirs des hôpitaux. Puis, sortant mon étui bourré de cigarettes, je lui en offris une, j'allumai du feu pour nous deux et nous nous mîmes à fumer.

— Où avez-vous attrapé cette terrible blessure ? lui demandai-je.

— Dans une affaire où se trouvent mêlées encore quelques personnes que monsieur a connues.

— Tiens ! Conte-moi donc ça !

— Avec plaisir ; monsieur pourrait en profiter pour un journal.

— Peut-être !

— Alors, voilà !... Monsieur se souvient probablement de Mr Kühne, l'inspecteur des forêts de Mr le baron ?

— Oui !

— Hé bien, une quinzaine avant l'ouverture de la guerre, Mr Kühne disparut tout à coup, et tous les documents qu'il avait chez lui, ses dessins, ses plans, ses lettres, disparurent en même temps, ainsi que sa caisse. Seulement, en emportant la caisse, il a laissé, pour les sommes qu'il avait prises, un reçu en toutes formes, — comme pour se moquer du baron. Celui-ci fut furieux ; il mit sur les trousses du fuyard les plus fins limiers de police, — pas de nouvelles ; alors il partit lui-même, en pestant comme un enragé. Mais trois jours après son départ, la guerre éclata. Presque aussitôt le baron revint et ne pesta plus ; le manifeste lui avait donné le mot de l'énigme. Le baron expédia le même jour, à la Banque de l'État, tout l'argent qu'il avait chez lui, puis il fit emballer sur des chariots ses meubles, ses livres, ses ustensiles de ménage, ses coffres, ses malles, ses tableaux, ses provisions, ses vins, en un mot tous ses effets, fit atteler des chevaux à ses équipages, mit toute sa basse-cour dans trois fourgons, réunit son bétail, et expédia le tout chez sa tante, aux environs de Pskov. Puis il fit appeler tout le monde dans son salon ; j'y suis allé comme les autres. « Mes amis ! nous dit-il ; nous sommes si près de la frontière, que nous pouvons nous attendre à une visite de l'ennemi à chaque instant. S'il arrive, faites ceci : emportez ce que vous avez de mieux et de plus cher, mettez le feu à la maison, aux granges, aux écuries, aux étables, aux hangars, aux serres-chaudes, en un mot partout ; et n'oubliez pas le moulin ! Puis sauvez-vous.

Lorsque la guerre sera finie, revenez ; je vous reprendrai tous et je vous ferai indemniser de tous vos dommages ! » Alors le régisseur Schultz s'avança. « Voulez-vous nous donner cet ordre par écrit, Mr le baron ? » dit-il. « C'est tout fait ! dit le baron. J'ai envoyé mes instructions au chef de police du district, en le chargeant de vous en faire part ! » Le régisseur sourit, mais ne répondit rien. Puis le baron prit congé de nous, monta sur le seul cheval qui lui restait et partit au petit trot.

— Ses ordres furent-ils exécutés ?

— Non ! Le baron parti, le régisseur nous rappela tous et nous déclara que l'avis du baron était mauvais. « Les Allemands ne nous feront rien, dit-il, puisque ce sont des compatriotes. Recevons-les en amis, en voisins, et nous serons traités comme tels. Mais si vous suivez les conseils du baron, vous êtes perdus : les Allemands ne sont pas doux quand on les fâche !... Le baron s'est sauvé, sa peau est en sûreté ; mais moi, je reste avec vous, je cours les mêmes risques, et j'ai plus à perdre que le plus riche d'entre vous. Moi, je ne pars pas, parce que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Suivez mon exemple, et croyez-moi : vous n'aurez pas lieu à vous en repentir ! » Tout cela fut dit d'un ton si calme, si persuadé, que pas un de nous n'y trouva à redire, et nous nous dispersâmes, sans trop savoir ce que nous ferions...

« Pendant la nuit, comme je ne pouvais fermer l'œil, je sortis de ma chambrette, pour prendre de l'air. J'aperçus alors, dans la voûte noire du ciel, de larges taches d'un rouge ardent, — des reflets d'incendie. Était-ce l'ennemi ? Ou bien d'autres propriétaires avaient-ils eu la même idée que le baron ?... Je résolus d'aller trouver le régisseur, pour l'avertir du fait. Je n'eus pas loin à courir : le régisseur, ses deux fils et les trois sous-chefs allemands étaient là, cachés dans l'ombre, silencieux, le revolver au poing. Alors je compris que, pour ma part, le mieux serait de me retirer sans bruit. C'est ce que je fis ; et bien m'en prit : moins

d'une heure plus tard un peloton de cavalerie allemande faisait irruption chez nous. Le régisseur et ses acolytes reçurent les Allemands à bras ouverts et les conduisirent dans la grand'salle, où un grandiose souper attendait les convives. Je me demandais d'où venait ce régal, puisque le baron avait tout envoyé à Pskov ; mais j'aperçus au fond du parc toute la caravane expédiée le matin. Je sus plus tard que c'étaient les sous-régisseurs qui l'avaient ramenée par un détour, soi-disant sur l'ordre du baron. Alors je m'approchai de la maison principale, — du « château », comme nous disons ; les soldats étaient assis dans le grand salon, à une table servie par Mme Tennis, la ménagère du baron, si monsieur s'en souvient.

— Ah oui, je me la rappelle très bien ! Et les officiers ?

— Les officiers noçaient joyeusement dans le petit salon, près de la serre-chaude ; le régisseur était avec eux, ainsi que la fille de Mme Tennis.

— Tilda ?

— Oui, Tilda. Elle occupait le haut bout de la table, à côté du commandant de la troupe ; et ce commandant était

— Mr Kühne !...

— Ah !

— Seulement, vous ne l'auriez pas reconnu dans son uniforme de chef d'escadron. Ce n'était plus le monsieur si gentil et si aimable, qui nous a tant fait rire avec son jargon qui n'est ni russe ni polonais : c'était un mannequin d'officier allemand, à moustaches en crocs, hautain et despote, une franche canaille !... Et il l'a joliment prouvé ! Mr Kühne possédait une liste détaillée de tout ce que possédait chaque propriétaire de notre district ; il a tout séquestré, confisqué, pillé, comme un vrai bandit. Lui-même a dirigé les perquisitions et imposé les amendes et les contributions ; lui-même a procédé à l'interrogatoire des prévenus et des témoins ; et lorsque vint le tour de Gustave Mathis, le fermier du



moulin, Mr Kühne ne s'est pas contenté de l'intimider par des menaces, il l'a bel et bien fustigé avec une nagaïka<sup>19</sup> de toute sa force, et comme l'autre refusait d'avouer, Mr Kühne lui a fait mettre les fers aux pieds et aux mains, et l'a fourré dans une cave, au pain et à l'eau !... Beaucoup d'autres ont reçu l'estrapade ; c'est son supplice favori. Monsieur sait ce que c'est ?

— Oui !... Et qu'est devenue la ménagère ?

— Tiens ? Pourquoi me demandez-vous des nouvelles précisément de celle-là ?

— Parce qu'elle a de l'argent !...

— C'est-à-dire, elle en avait, et pas mal ; Mr Kühne a commencé par se faire remettre par elle tout ce que la vieille possédait, près de 40 000 roubles, je crois, sous prétexte que, chez lui, l'argent serait plus en sûreté : puis il l'a fait mettre à la porte par un soldat.

— Et la fille ?

— Oh, la fille ?... À vrai dire, je n'ai jamais pu souffrir Tilda : elle est trop fière avec le petit monde ; mais cette fois elle m'a fait pitié ! Monsieur sait ce qui en est, ou plutôt ce qui a été, entre elle et Mr Kühne ; ce n'est pas un secret ! Or, la mère et la fille n'étaient pas au mieux, par rapport à ce même monsieur ; cependant, la mère est toujours la mère, n'est-ce pas ? La mère courut donc, tout en larmes, chez la fille, et celle-ci alla trouver son amant. Mr Kühne l'a joliment reçue ! Il l'a cinglée à coups de cravache, et puis il l'a jetée dehors à coups de pied, comme une chienne !... Depuis ce temps elle a disparu...

— Et vous ? Vous a-t-on laissé tranquille ?

— Oh moi, je suis si peu de chose qu'on n'a pas fait attention à ma petite personne, sauf que le régisseur avait l'air de se défier de moi. Mais je fis bonne mine à mauvais jeu, j'apportais à MM. les officiers de la salade, des petits pois, des radis glacés, des fruits,

---

19 Une escourgée de cosaque.

des baies, des champignons, du miel etc., et on ne m'a pas touché. J'ai donc pu préparer ma fuite à petit bruit, et un soir qu'il pleuvait à verse, j'ai filé comme un renard et, de fourré en fourré, je suis entré dans une zone qui n'était pas infestée d'Allemands. Aussitôt j'ai gagné le poste le plus proche et j'ai demandé à être enrôlé. Or, comme j'avais déjà servi, l'apprentissage de soldat fut inutile ; on me mit directement dans les rangs, et, un mois plus tard, je fus avancé au grade de sergent et je reçus une décoration. Maintenant j'en ai deux...

— Espérons que vous en recevrez encore deux autres ! dis-je en lui présentant une nouvelle cigarette.

— Oh, cher Monsieur, avec un poumon perforé et une jambe mise en compote par une maudite balle doum-doum, la chose serait difficile !... Je reprends mon récit. Un jour, notre corps reçut l'ordre d'avancer vers le Nord-Est, et bientôt je me retrouvai dans mon ancien pays, tout près du château du baron. Un régiment qui nous avait précédés la veille, était tombé à l'improviste sur les Allemands et avait littéralement sabré l'escadron qui occupait le château. Mais ce n'était là, qu'une petite partie des forces disposées dans notre district, et notre commandant tenait à savoir où se trouvait le reste. Il donna donc l'ordre de fouiller les forêts des environs, et comme je connais le pays, je fus mis à la tête d'une petite colonne, pour opérer une reconnaissance.

« Nous nous mîmes en marche, quinze hommes et moi pour explorer la berge de la petite rivière qui traverse le bien du baron. Nous y arrivâmes à la tombée de la nuit. À peine eûmes-nous fait un millier de pas, qu'un cri lointain, plaintif, désespéré, retentit comme un faible écho. Nous prêtâmes l'oreille ; tout était rentré dans le silence.

— Ce n'est qu'un chat-huant ! dit l'un de mes hommes.

— Non ! répondit un autre, un Sibérien nommé Sapojkov ; c'est

plutôt une voix humaine !

— Dans tous les cas, allons voir ! décidai-je.

« Et nous nous dirigeâmes avec précaution du côté d'où la voix était venue. Après vingt minutes de marche, le cri se répéta, plus désespéré, plus déchirant encore, si possible, mais plus faible, plus lointain ; et cette fois j'entendis distinctement un mot allemand : 'Hülfe', ce qui signifie 'Au secours !'

— Tu vois bien, dit Sapojkov à son camarade, que ce n'est pas un chat-huant ! Un chat miaule, mais il ne parle pas !...

— Soit ; mais il me semble que nous nous éloignons de la voix, au lieu de nous en rapprocher !

— Au contraire ! Nous sommes plus proches, puisque nous avons pu distinguer les mots !

— Mais alors comment se fait-il que la voix est devenue plus faible ?

— C'est que peut-être, juste en ce moment, on étouffe quelqu'un !...

« Cette horrible idée nous donna des ailes ; nous ne marchâmes plus, nous courûmes, en prêtant l'oreille au moindre bruit. Mais tout resta dans un morne silence. À une demi-verste de l'endroit où nous avons entendu le second cri, nous atteignîmes la berge, et une fois là nous aperçûmes dans le lointain la jetée sur laquelle était construit le moulin du baron. J'arrêtai mon monde.

— Ce moulin, dis-je, peut abriter tout un bataillon. Il n'est pas impossible qu'un détachement ennemi se soit retiré dans ce fort improvisé. Il faut savoir au juste ce qui en est. S'ils ne sont qu'une vingtaine, voire même une trentaine, nous tombons sur eux ; s'ils sont trop nombreux, j'enverrai quelqu'un chercher du renfort. Mais avant tout, il faut opérer une reconnaissance, en évitant de nous découvrir.

— Voulez-vous me confier la chose ? Demanda Sapojkov.

— Je ne demande pas mieux !

« Sapojkov se glissa dans les buissons comme une couleuvre, et disparut sans faire le moindre bruit. Il a le talent de marcher comme un chat, et d'y voir la nuit presque aussi bien. La jetée n'est pas bien éloignée de l'endroit dans lequel nous nous trouvions, je pouvais donc m'attendre au retour de Sapojkov dans une demi-heure au plus ; il se passa plus d'une heure, et Sapojkov n'était pas encore revenu !... Je me rongais les poings de rage, en déplorant de ne pas avoir fait l'expédition moi-même, et déjà je me préparais à avancer coûte que coûte, lorsque Sapojkov reparut subitement, mais d'un tout autre côté.

— D'où diable viens-tu ? lui dis-je très fâché.

— Il m'a semblé entendre des voix qui chuchotaient et un faible cliquetis d'armes ; alors j'ai fait un grand détour.

— As-tu visité le moulin ?

— Non ! Le moulin est occupé !

— Par des ennemis ?

— Je ne crois pas ! J'ai entendu quelques mots lettons ou lithuaniens, je ne sais pas trop ; dans tous les cas, ce n'était pas de l'allemand. Mais le bruit des armes ne venait pas de là ; j'ai cherché le gîte du lièvre, et je n'ai pu le trouver.

— Allons au moulin ! Du moment que ce ne sont pas des Allemands, nous n'avons rien à craindre !

« Et nous nous remîmes en marche, plus rassurés, mais avec les mêmes précautions. Enfin nous atteignîmes la jetée. Là, il fallut nous découvrir. Je résolus de me risquer d'abord tout seul, mes hommes ne devaient me suivre que lorsque j'aurais atteint sans encombre le milieu de la digue. J'avançai rapidement, à pas de loup, en me tenant autant que possible dans l'ombre des vieux aulnes plantés sur les bords de la jetée. Au milieu, juste devant la principale entrée du moulin, la digue est élargie de manière à former une esplanade sur laquelle viennent se ranger les charrettes qui apportent le blé ou qui remportent de la farine.

Cette fois, il n'y avait point de charrettes ; mais la place où elles se trouvent ordinairement était occupée par une espèce d'édifice, dont je ne compris pas la signification au premier coup d'œil, mais qui, lorsque je le vis de plus près, me glaça le sang dans les veines.

« Dans la terre étaient plantés quatre poteaux disposés en carré ; ces poteaux étaient réunis en long par deux planches parallèles, et celles-ci, à leur tour, étaient croisées par deux autres planches plus courtes ; à terre était étendue, comme une croix de Saint-André, une forme humaine, dont chaque membre était solidement lié à l'un des poteaux, comme si l'on avait voulu, écarteler le patient ; enfin, sur les quatre planches reposait un gros sac de farine, dans le fond duquel on avait pratiqué un tout petit trou, de sorte que la farine s'en échappait comme un filet tout mince ; ce trou était disposé juste au-dessus de la tête du malheureux qui gisait sur la terre, et la farine lui tombait sur le visage. L'opération avait dû commencer depuis plusieurs heures, attendu que la tête était couverte d'un petit monticule de farine...

« Le supplicié n'était pas seul : à l'un des poteaux, près de la tête, était appuyée une femme qui contemplait froidement la victime et semblait recueillir ses derniers râlements...

« Je me précipitai, furieux, et, me jetant à genoux devant la victime, j'enlevai la farine avec mes mains. La femme ne bougea pas.

« La tête débarrassée, je reconnus Kühne.

« J'approchai mon oreille de sa bouche ; il ne respirait plus. J'auscultai le cœur ; il ne battait plus. Kühne était mort, et ses yeux, tout grands ouverts, exprimaient une angoisse terrible et des souffrances sans nom.

« La femme poussa un ricanement féroce. Je la regardai indigné ; c'était Tilda...

« En ce moment plusieurs coups de feu partirent de la rive

opposée ; je tombai sans connaissance et ne revins à moi que dans un lieu de pansement.

« Mes soldats m'apprirent plus tard, que Tilda fut atteinte par la même décharge et tomba morte du coup. Mais ce double exploit coûta cher aux Allemands : une trentaine de partisans lettons, armés de fusils, sortirent du moulin et, soutenus par mes soldats, qui accoururent comme une trombe, ils massacrèrent tout le détachement jusqu'au dernier homme. »

## **Table des matières**

À la redécouverte d'un écrivain : Nikolai Lvov.....	5
Nora	
Nouvelle contemporaine.....	13
Charlot	
Nouvelle contemporaine.....	39
L'épée de Damoclès	
Nouvelle contemporaine.....	58
Le savant	
Étude actuelle.....	82
Prophétie.....	114
Au bord de l'Abîme	
Nouvelle contemporaine.....	126
Correspondances avortées.....	135
L'ange de salut.....	149
Un épisode de la Commune.....	166

*Nikolai Leon*

Dépôt légal : 2e trimestre 2015